

## Le Plurilinguisme en faveur de la Science



**Bernard Cerquiglini**

Agence universitaire de la Francophonie

Bernard.Cerquiglini@auf.org

### Résumé

La production et la transmission du savoir requièrent une biodiversité linguistique. Une politique en faveur du plurilinguisme est un atout pour la Science.

**Mots-clés:** langues, plurilinguisme, politique linguistique, Science

### Plurilingualism serves Knowledge

#### Abstract

Producing and circulating Knowledge require a biodiversity of language. Hence a linguistic policy favoring plurilingualism is a real asset for Science.

**Keywords :** languages, plurilingualism, language Policy, Science

Il semble aller de soi que la diversité des langues est, et a toujours été, un atout pour la production et la diffusion des savoirs.

Cette évidence est battue en brèche, depuis de longues années déjà, par la prépondérance de l'anglais dans la communication et par l'idée d'économie qu'elle véhicule. Il serait plus facile, plus rapide, moins coûteux, plus rentable et finalement plus productif, d'exprimer la science dans une seule langue.

Notre<sup>1</sup> conviction<sup>2</sup> est, au contraire, que l'imposition d'une langue unique représente un risque pour la science. Elle l'est à la fois pour sa *diffusion*, pour sa *transmission* et pour sa *production*. Nous reconnaissons là trois axes porteurs pour la question qui nous occupe :

1. Le multilinguisme dans la construction du savoir;
2. Le multilinguisme dans la transmission du savoir;
3. Le multilinguisme dans la circulation du savoir.

S'ils inspireront les trois parties de cet article, je me réserve toutefois la liberté de

les présenter dans un ordre différent.

Remarquons d'abord à quel point les critères de commodité, de rapidité et d'économie sont peu scientifiques. Si certaines découvertes ont pu être, en tout cas dans la légende et l'imagerie d'Épinal, le fruit d'un hasard ou d'une illumination instantanée (pomme de Newton), la science ne progresse en réalité qu'avec lenteur et difficulté, au prix d'un travail méticuleux, patient, précis, parfois pénible, toujours long et forcément coûteux.

L'internationalisation et la déterritorialisation des flux de communication permettent de nos jours un développement technologique rapide et massif. La crise des financements et des budgets alloués à la science rend préférable toute démarche de nature à réduire les dépenses. Ce contexte renforce l'idée reçue que la science serait vouée au monolinguisme. Cette conviction devient la chose du monde la mieux partagée ; chacun pense en être bien pourvu, que ce soit parmi les décideurs et les financiers, parmi la majorité du grand public façonné par les médias, mais aussi, singulièrement, parmi les chercheurs eux-mêmes. La « victoire » de l'anglais sur les autres langues européennes et, à terme, celle du mandarin sur l'anglais n'est-elle pas inévitable ? La partie n'est-elle pas déjà jouée ? Et la bataille, s'il en est une, déjà perdue pour le *multilinguisme* ?

Laissons le débat médiatique et la critique nécessaire de ceux qui, prenant acte de la propagation de l'anglais dans tous les pays et dans toutes les sphères de la vie quotidienne, prennent parti pour une utilisation régulière de cette langue aux dépens des autres<sup>3</sup>. Examinons, plus sérieusement, le sujet des langues de la production, de la transmission et de la communication scientifique.

## 1. La production du savoir

La production du savoir scientifique repose sur des liens étroits entre pensée, langage et langue.

Le savoir passe par sa mise en discours, ou par toute autre forme de médiation symbolique. Ce lien se trouve inscrit dans l'histoire humaine dès le moment où, pour survivre, la communauté a dû s'organiser et transmettre ses connaissances. *Homo politicus* et *homo loquens* sont les deux aspects fondateurs de l'humanité ; ils sont indissociables.

Loin de réduire la capacité du langage à représenter, par ses assemblages de mots, de phrases, de textes, les objets matériels et immatériels du monde, la diversité des langues l'amplifie. L'existence de discours rationnels en plusieurs langues rend compte du monde connu dans sa complexité ; elle met en hypothèse l'inconnu de façon

évidemment plus rigoureuse et plus riche. Au contraire, une langue imposée comme dominante ne peut que simplifier ou réduire la variété de systèmes et de combinaisons qui s'élaborent dans la construction du savoir. L'emprunt et la circulation des notions est un principe de nécessité pour la recherche. Le multilinguisme, d'ailleurs, a toujours fait partie intégrante de la production scientifique : Linné, Buffon, écrivant en français la science du Siècle des Lumières baptisaient de noms latins les familles et les espèces de plantes, d'oiseaux et d'insectes.

Il existe pourtant un débat sur les langues de la science. On a longtemps considéré le latin comme la langue scientifique par excellence ; au 18<sup>e</sup> siècle, c'était le français, pour sa prétendue clarté, de même que l'allemand a pu passer pour l'idiome de la philosophie. Le véhicule de la science, ce serait aujourd'hui l'anglais, grâce à des caractéristiques spécifiques qui le rendraient plus apte à l'exprimer : sa (prétendue, également) simplicité de structure, la composition en mots brefs de son vocabulaire (en tout cas de son lexique d'origine saxonne), etc. Mais il faut prendre garde à l'essentialisme qui guette le discours sur les langues. En fait, aucun idiome ne saurait être, par nature, langue de la science, ni s'imposer comme telle. Il ne peut le faire que par un exercice social qui échappe à la langue elle-même, sur un facteur externe à la langue.

Des travaux précis (dont ceux de l'économiste François Grin) permettent de mesurer le gain économique apporté par l'avantage d'une langue. 17% du PIB pour l'Espagne (Girón González-Torre, Cañada, 2009), grâce à l'espagnol, et « seulement » 12% du PIB pour la Grande Bretagne (Grin, 2005) grâce à l'anglais. Nul doute que la langue française contribue aussi à donner un avantage économique à un pays comme la France. Il serait intéressant de savoir si cela entraîne également des gains pour les pays où ces langues ont été exportées : la pugnacité des États-Unis explique sans doute le faible score de la Grande-Bretagne. Mais qu'en est-il de l'Australie, du Mexique, de l'Algérie par exemple, malgré les situations ou les statuts différents dans lesquels se sont trouvés, dans ces pays, l'anglais, l'espagnol, le français? Les avantages apportés par la langue ne sont pas les mêmes dans chaque cas. Il est toutefois un fait avéré, dont certains se réjouissent et que d'autres déplorent : la croissance de l'unilinguisme, dans la plupart des disciplines scientifiques, contribue aujourd'hui à renforcer la production scientifique de l'espace anglo-saxon et, en creux, à appauvrir celle des autres espaces.

En effet, ce que dénoncent les adversaires de l'unilinguisme, c'est certes la diffusion impérialiste d'une langue appuyée sur une politique linguistique efficace et une expansion économique irrésistible - qui lui confère le prestige et l'attrait des grands gagnants -, mais c'est surtout sa promotion consentie au détriment des autres. Le fossé se creuse, convertissant une langue - déjà ultra-dominante dans l'échange des biens de consommation - en langue dominante dans la production, la diffusion et logiquement à terme, dans l'enseignement des savoirs.

D'autres études permettent de « chiffrer la contribution nette du multilinguisme à la création de valeur telle qu'elle est mesurée au niveau micro ou macroéconomique » (Grin, 2008 :99): on peut ainsi estimer, pour différents secteurs économiques, la valeur supplémentaire créée par le fait de pouvoir fonctionner de manière multilingue : par exemple, en Suisse, 14% dans le secteur chimique et pharmaceutique, qui sont largement liés à la production scientifique.

Nous ne l'ignorons pas : il est un savoir scientifique sur les langues. Dictionnaires, bases de données lexicales peuvent apporter des outils à la production scientifique dans d'autres disciplines ; mais ils témoignent, de plus, d'une avancée du savoir sur les langues elles-mêmes, sur leurs usages et leurs représentations, sur leurs stratégies d'enseignement.

C'est à l'université qu'il revient d'élaborer et de distribuer ces savoirs. Or, de nos jours, ces derniers ne sont plus le produit des trajectoires individuelles ou de recherches isolées. C'est en travaillant par équipes que les étudiants et les enseignants peuvent entrer dans des systèmes d'échange divers qui les rendent performants, qui leur donnent légitimité et productivité dans la communauté scientifique internationale. Or cette communauté scientifique est nécessairement plurilingue, et doit le rester. C'est pourquoi l'Agence universitaire de la Francophonie (AUF), par exemple, a bâti son action sur le principe du travail en réseau.

## 2. La circulation du savoir

La diffusion de la science (information, communication, vulgarisation scientifiques) repose sur l'interprétation et la traduction, elles-mêmes facteurs d'interrogations productives.

S'accorder sur le choix d'une seule langue pour faciliter les échanges scientifiques, c'est créer progressivement les conditions de coups de frein plus ou moins brusques à tel ou tel moment, dans tel ou tel champ de connaissance, par effet dans telle ou telle discipline. Le maintien du multilinguisme dans la communication scientifique, et donc la promotion de la communication scientifique en français est partie prenante de ce multilinguisme.

Il faudra parler des langues d'indexation des articles scientifiques et des revues ; de la question de la «*lingua franca*», valable ou acceptable comme véhicule de communication quotidienne, utile dans des situations de communication courante, mais dont la validité dans un discours scientifique peut être contestée.

Il ne s'agit pas seulement de notoriété, comme on le croit souvent. Ce n'est pas pour

être mieux connu, dans des lieux où l'on parle d'autres langues, ou dans des catalogues établis au-delà des océans, qu'il faut traduire cours et articles, mettre à disposition les enquêtes, ouvrir aux références documentaires. C'est pour nourrir en retour la recherche elle-même, car il y va du niveau du savoir ou de l'enseignement, qui dépend toujours de la richesse de la documentation. Le soutien à la diversité linguistique et culturelle dans la science pose la question de sa qualité. Comme le remarquait Laurent Lafforgue (médaille Fields) : « La créativité scientifique est enracinée dans la culture, dans toutes ses dimensions - linguistique et littéraire, philosophique, religieuse même » (Lafforgue, 2005).

Voilà un chantier immense pour l'université, foyer et pépinière de la science à venir. Il souligne une évidence : la qualité de l'enseignement des sciences et de la recherche scientifique est liée à une politique linguistique de l'université.

A cette fin, un ensemble de ressources technologiques nouvelles, d'information et de formation, sont aujourd'hui disponibles :

- outils d'aide à la traduction ;
- préparation des étudiants-chercheurs dès le niveau master à exposer en plusieurs langues ;
- formations rapides à l'exposition multi-supports multilingue ;
- recours à l'intercompréhension où chacun parle sa langue ;
- association de presses universitaires pour des éditions bilingues ;
- outils d'aide à la rédaction de thèses et d'articles scientifiques, ou à la recherche documentaire en plusieurs langues ;
- banque de ressources scientifiques en français disponibles partout, et modulables selon les disciplines et les régions ;
- répertoire des chercheurs, enseignants-chercheurs et étudiants-chercheurs;
- information sur l'actualité scientifique et agenda en ligne des manifestations scientifiques.

L'AUF, par exemple, propose aux universités, notamment du Sud francophone et à leurs acteurs, un outil de mise en œuvre du multilinguisme dans la science : le portail *Savoirs en partage* donne accès à ces différentes ressources. Un ensemble d'outils sont à déployer au service de politiques linguistiques éducatives et universitaires volontaires, pour mobiliser le capital linguistique au bénéfice du développement.

### 3. La transmission du savoir scientifique

L'organisation de la communauté humaine et la mise en discours du savoir ne sont pas suffisantes ; pour assurer la transmission du savoir entre les générations et entre les peuples, l'*homo loquens* s'est fait *homo interpretans*. Les systèmes éducatifs se sont créés en structurant le savoir, mais aussi en formalisant les conditions de son développement et de son transfert. Les enjeux de la transmission constituent une phase importante de l'élaboration de la science et de son organisation. Cette médiation, en effet, ne va pas de soi, même à l'intérieur d'une communauté linguistique plus ou moins homogène : ils suscitent la récompense et la sanction, provoquent l'échec et l'excellence, inspirent l'exclusion et la reconnaissance. Les uns et les autres ont partie liée à la maîtrise du langage.

Toute transmission est d'abord interprétation et reconstruction du savoir, au travers de la verbalisation. L'enseignement des sciences concerne donc l'enseignement des langues.

Pour cela, des solutions existent. Certaines sont vieilles comme le monde, ou presque : à commencer par la traduction. L'aller et retour entre les langues est une dimension même de l'activité scientifique ; il au cœur de son transfert. La traduction, comme contrainte productive, est une source d'enrichissement de la pensée scientifique et de ses applications technologiques. Il y eut, dans l'histoire, des langues « de science » - le grec et le latin dans l'Antiquité. Dans certains pays, des domaines disciplinaires d'excellence apparurent, qui ont contesté cette domination - comme l'allemand pour la philosophie. L'excellence même a suscité des transferts entre les langues. La circulation des savoirs entre les espaces culturels et linguistiques s'est toujours développée par la traduction : Chine, Inde, Perse, Monde arabe, Grèce, Rome, Europe, Amériques. Les liens étroits entre telle discipline et telle langue, comme entre la science globale et une langue globale, n'est en fait qu'un passage dans l'histoire. *Translatio studiorum, translatio linguarum*.

L'université est l'espace privilégié de la transmission du savoir scientifique. Une association d'universités comme l'AUF en recueille les mandats et les responsabilités. Elle se doit de proposer des réponses aux défis de ces passages de langues comme vecteurs des savoirs.

### Conclusion

Le débat n'est donc pas - comme on veut souvent le faire croire - dans la résistance (illusoire) d'un village linguistique contre un envahisseur. Il n'est pas dans le duel du français contre l'anglais, moins encore dans la nostalgie d'une communication

francophone universelle, à la belle époque de Rivarol. Il est dans l'acceptation de la pluralité des langues ou plutôt, dans la reconnaissance que la pluralité des langues garantit le progrès du savoir et sa transmission, et produit de la richesse. Chaque chercheur sait que son savoir n'existe que par le discours qui l'explique, l'explique et le transmet, que son énonciation contribue à le réinvestir dans de nouvelles structures théoriques. Aucune langue n'épuise l'ensemble des représentations du monde matériel et immatériel. Chacune d'entre elles porte une part d'expérience irremplaçable et d'avenir incontournable. L'unilinguisme, sous couvert d'efficacité, favorise l'exclusion et ferme l'avenir du savoir ; c'est un nouvel illettrisme.

Le gain économique que l'on croit obtenu par l'imposition d'une seule langue aboutit à une paupérisation scientifique ; il induit un affaiblissement relatif des savoirs à travers des réductions conceptuelles que masque une apparente facilité de communication intense et massive.

L'imposition d'une langue unique est un risque pour la science. Pour la première langue du monde actuel, elle est également un piège.

## Bibliographie

Girón González-Torre, F.J., Cañada, A. 2009. *Las «cuentas» del español*, recherche dirigée par José Luis García Delgado, José Antonio Alonso, Juan Carlos Jiménez, Fundación Telefónica, Madrid [http://www.fundacion.telefonica.com/en/debateyconocimiento/valor\\_economico\\_espanol/publicaciones.htm](http://www.fundacion.telefonica.com/en/debateyconocimiento/valor_economico_espanol/publicaciones.htm) [Consulté le 20/08/13].

Grin, F. 2005. *L'enseignement des langues étrangères comme politique publique*, rapport rédigé à la demande du Haut Conseil de l'évaluation de l'école (HCEe), N° 19, Ministère de l'Éducation nationale <http://lesrapports.ladocumentationfrancaise.fr/BRP/054000678/0000.pdf>, [Consulté le 20/08/13].

Grin, F. 2008. « États généraux du multilinguisme », Journée européenne des langues, 26.09.08, Paris.

Lafforgue, L. 2005. « Le français au service des sciences ». *Pour la Science*, n° 329.

## Notes

1. « Notre » n'est pas ici un pluriel de majesté : cette conviction est partagée bien sûr non seulement par la plupart des lecteurs de ce numéro, mais aussi par les militants de la Francophonie et, heureusement, par quelques autres experts.
2. « Conviction » n'est pas croyance; il ne s'agit pas d'une démarche de l'ordre de la profession de foi, mais qui procède d'un savoir argumenté et, puisque c'est de science qu'il s'agit, d'un savoir scientifique ou en tout cas fondé sur une observation, une expérimentation et une vérification.
3. Voir par exemple le brûlot de Frédéric Martel, « Français, pour exister, parlez *English!* », *Le Point* n° 1973, 8 juillet 2010, pp. 82-84, et les réactions qu'il a suscitées.